

**UN COMBATTANT MIRANDAIS DANS LA PREMIÈRE GUERRE
MONDIALE: LE PARCOURS, LA LANGUE ET LA VIE¹**

**A MIRANDESE SOLDIER IN THE FIRST WORLD WAR: HIS
VOYAGE HIS LANGUAGE AND HIS LIFE**

**UM COMBATENTE MIRANDÊS NA PRIMEIRA GUERRA
MUNDIAL: O PERCURSO, A LÍNGUA E A VIDA**

António BÁRBOLO ALVES²

Résumé

Le Portugal est l'un des pays qui a participé dans la 1^{ère} Guerre Mondiale en envoyant un contingent de milliers de soldats. L'un d'entre eux venait de la région Terra de Miranda, au Nord-Est du Portugal, un territoire assez connu pour la richesse de ses traditions culturelles ainsi que de sa langue. Dans cet article on trace le parcours de ce combattant, en décrivant son voyage et en étudiant quelques particularités du journal intime qu'il nous a laissé. Au même temps, on évoque la mémoire du grand linguiste portugais, Luís Filipe Lindley Cintra, qui a été un des passionnés de la culture mirandaise et notamment de sa langue.

Mots-clés : mirandais, philologie, linguistique, Lindley Cintra, 1^{ère} Guerre Mondiale

Abstract

Portugal participated at the First World War with a contingent of thousands of soldiers. One of these soldiers came from Terra de Miranda, a region in the North East of Portugal, a region well known for the richness of its cultural traditions and language. The aim of this paper is first to present and evoke the evolution of this soldier, by describing his voyage and by studying the peculiarities of his diary. Then, we pay a tribute to the great Portuguese linguist Luís Filipe Lindley Cintra, a passionate for mirandese culture and language.

Keywords: mirandaise, philology, linguistics, Luís Filipe Lindley Cintra, First World War

Resumo

Portugal é um dos países que participaram da primeira guerra mundial, através do envio de um contingente de milhares de soldados. Um deles era originário da Terra de Miranda, no nordeste de Portugal, um território bastante conhecido pela riqueza de suas tradições culturais, bem como pela sua língua. Neste artigo, traçamos o percurso deste combatente, descrevemos a sua viagem e estudamos algumas peculiaridades do diário que

¹ Cet article est un hommage au linguiste Luís Filipe Lindley Cintra (1925-1991).

² abarbol@gmail.com, Centro de Estudos em Letras, Universidade de Trás-os-Montes e Alto Douro.

ele nos deixou. Ao mesmo tempo, evocamos a memória do grande linguista Português, Luís Filipe Lindley Cintra, que foi um dos admiradores da cultura mirandesa e sobretudo da sua língua.

Palavras-chave: mirandês, filologia, linguística, Lindley Cintra, 1^a guerra mundial

Point de départ

Le professeur Lindley Cintra était un passionné de la région *Terra de Miranda*. Au-delà de plusieurs articles et recherches sur la langue de cette région, le mirandais, notamment sur ses racines historiques¹, il l'a visitée plusieurs fois, en organisant des «excursions linguistiques» ou «dialectales» soit avec ses étudiants, soit avec d'autres chercheurs.

Ici, il comptait toujours sur l'amitié et l'hospitalité de son ami António Maria Mourinho. Ce jeune curé avait débuté dans son activité pastorale en 1942 et tout de suite il a commencé à s'intéresser à d'autres matières liées au savoir du peuple². C'est avec des linguistes tels Leite de Vasconcelos, Menéndez Pidal, Garcia de Diego, mais aussi Herculano de Carvalho et Lindley Cintra, parmi d'autres, que Mourinho s'est aperçu que la langue, qui était sa langue maternelle³, intéressait les philologues, au-delà

¹ Voir, par exemple, *Estudos de dialectologia portuguesa*, Lisboa, Sá da Costa, 1983, où l'on trouve réunies plusieurs références au mirandais. Sur les racines historiques du mirandais et les relations avec les autres langues de la Péninsule voir *A linguagem dos foros de Castelo Rodrigo*, Lisboa, CEF, 1959, ainsi que *Enciclopédia Lingüística Hispanica*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1960.

² En essayant ainsi de répondre au défi que l'Abade de Baçal lui avait fait quand il venait de terminer ses études au séminaire: «C'est bien! C'est maintenant que tu commences la vie et, à travers les et dans la vie de ces âmes et des campagnes, il y a beaucoup à faire et à étudier, c'est un trésor inépuisable à explorer...». Voir António Maria Mourinho, *Curriculum vitae – Notas culturais (1942-1995)*, Câmara Municipal de Miranda do Douro, Bragança, 1995, p. 57. L'Abade de Baçal (Francisco Manuel Alves) est le nom de référence pour l'histoire et l'ethnographie de la région de Trás-os-Montes. Son ouvrage, *Memórias arqueológico-históricas do distrito de Bragança*, comprend XIV volumes, récemment (re)édités par le musée qui porte son nom et la Mairie de Bragança. C'est la plus grande source d'informations écrites sur cette région du Nord-Est du Portugal. Sur les rapports entre l'Abade de Baçal e António Mourinho voir le travail de Maria Olinda Rodrigues Santana, *Cartas inéditas do Abade de Baçal para o Padre António Mourinho – 1941-1947*, Miranda do Douro, Centro de Estudos António Maria Mourinho, 2005.

³ «Le mirandais de Sendim (le *sendinês*) a été la première langue que j'ai appris à parler, depuis la première heure et depuis mes premiers pas. Je l'ai parlé dans l'adolescence et même dans mon enfance j'ai commencé à parler avec les bouviers et bergers de *Picote*, de *Prado Gatão*, de *Fonte Aldeia* et de *Palaçoulo*, territoires limitrophes de *Sendim* et dans notre vie de guider les troupeaux on parlait le mirandais.» Voir António Maria Mourinho,

de constituer un instrument de communication, de culture et d'identité des gens simples et humbles de la *Tierra de Miranda*, comme l'on dit en mirandais.

Dans une lettre¹ datée du 3 février 1963, Lindley Cintra disait à Antonio Mourinho:

*Com os meus alunos de Linguística Românica da Faculdade de Letras estou neste momento a elaborar um projecto, para a realização do qual a sua colaboração é completamente indispensável. [...] A aspiração de todos é chegar a Terras de Miranda [...] onde muito poucos tiveram até agora ocasião de ir. Por meu lado, desejo de todo o coração voltar a ver essa região e essa gente a que tão afeiçoado fiquei.*²

L'objectif de cette lettre à Mourinho n'était pas seulement de lui demander l'aide pour les questions logistiques, même si le groupe excursionniste était composé de trente éléments, environ. « On a besoin surtout de votre collaboration pour observer le mieux possible les *mots et les choses* mirandaises », écrivait le linguiste.

On sait, à partir d'une lettre ultérieure, que cette excursion n'a pas eu lieu à la date initialement prévue, mais seulement quelques mois plus tard. C'est pourquoi, dans une autre lettre du 12 avril 1964 (*Portinho da Arrábida*), Lindley Cintra exposait d'autres détails de sa visite.

*Com os nossos cadernos de questionário e os nossos gravadores de pilhas faríamos um inquérito que ficará gravado. [...] Também nos interessa muito percorrer a aldeia e ver algumas casas mais características e as dependências ligadas aos trabalhos agrícolas – onde estarão naturalmente as alfaias (arado, trilho, carro, etc.). E o lagar e o forno, etc.*³

«Diversidades subdialectais do mirandês», in *Actas do Colóquio de Estudos Etnográficos José Leite de Vasconcelos*, Vol. III, 1960, p. 329.

¹ Cette lettre fait partie du matériel laissé par António Mourinho à la Mairie de Miranda do Douro et qui se trouve dans la Bibliothèque Municipale qui porte le nom du chercheur mirandais. Une équipe de chercheurs est en train d'étudier ces documents qui seront bientôt disponibles au grand public.

² *Avec mes étudiants en Linguistique Romane de la Faculté des Lettres, je suis, en ce moment, en train d'élaborer un projet pour l'accomplissement duquel votre collaboration est absolument indispensable. La volonté de tout le monde est d'arriver à la Terre de Miranda, où très peu d'entre eux ont eu l'occasion d'aller. Pour ma part, je souhaite de tout mon cœur revoir cette région et ses gens auxquels je suis si attaché.*

³ *Avec nos cahiers de questionnaire et nos enregistreurs à piles on ferait une enquête qui restera enregistrée. [...] On a aussi intérêt à parcourir le village et à voir quelques maisons plus caractéristiques et les annexes liés aux travaux agricoles – où l'on trouvera naturellement les outils agricoles (le arado, le trilho, le carro, etc.). Et le lagar et le four.*

Le village que Lindley Cintra voulait visiter était *Duas Igrejas* (*Dues Eigreijas*, en mirandais¹), où Mourinho habitait, et auquel Cintra se réfère en disant, dans la clôture de la première lettre dont on vient de parler, « rappelez-moi aux bonnes et inoubliables gens de *Duas Igrejas* ».

Le parler de ce village, situé au milieu du plateau qui constitue la Terra de Miranda, a été considéré comme représentatif du « mirandais central » ou « normal » que Vasconcelos, d'abord, et Mourinho, après, ont cherché à caractériser². Laissant de côté ce débat, le village nous sert dans cet article comme point de départ pour un autre sujet. En effet, c'est de *Dues Eigreijas* que, le 9 avril 1917, un paysan du pays, Semião de Jesus Raposo, s'est embarqué pour participer à la Première Guerre Mondiale, intégré dans le C.E.P. (Corps Expéditionnaire Portugais).

Ce soldat mirandais, né en 1884 et mort en 1956, nous a laissé deux documents que Mourinho a transcrits et qui se trouvent dans le Centre d'Etudes qui porte son nom. A ma connaissance ils sont encore inédits, même si Mourinho avait pensé à les publier³. Le premier, en quatrains, raconte son histoire dès son départ en France, le 22 avril, jusqu'au 9 avril 1918, jour où il a été fait prisonnier dans la célèbre Bataille de la Lys. Le deuxième, en vers et aussi en prose, expose son parcours et sa vie, dans les prisons allemandes, jusqu'à la libération, le 11 novembre 1918.

(Sur l'histoire de ces mots ainsi que sur les différentes parties et désignations qui les composent voir mon travail *A língua mirandesa: contributos para o estudo da sua história e do seu léxico*, Dissertação de Mestrado (non publiée), Universidade do Minho, 1997).

¹ Dorénavant je donnerai toujours les noms des villages de la région en mirandais.

² Leite de Vasconcelosa divisé le mirandais en trois zones qu'il a appelées *raiano* ou *setentrional*, au Nord (parlé dans les villages de *Paradela*, *Infainç*, *Contantin*, *Cicuiro* et *S. Martino de Angueira*); *normal* ou *central*, parlé dans la plupart de la région et dont il fait la description dans sa Grammaire; et le *sendinês* ou *sous-dialecte méridional* (voir *Estudos de Philologia Mirandesa*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1901, Vol. II, pp. 27-42). A l'intérieur du sous-dialecte *raiano*, António Maria Mourinho distingue le parler de *Paradela*, notamment à cause de ses caractéristiques plus proches du castillan, il ajoute aussi quelques traits distinctifs dans le mirandais central parlé dans les villages de *Augas Bibas*, *S. Pedro de la Silba*, *Granja* et *Funte Lhadron*, et il élargit le domaine du mirandais en ajoutant, vers le Nord et vers le Sud, des régions où l'on peut trouver des formes linguistiques mirandaises ou proches du mirandais (voir «Diversidades subdialectais do mirandês», in *Actas do Colóquio de Estudos Etnográficos José Leite de Vasconcelos*, Vol. III, 1960, pp. 329-341).

³ Les textes se trouvent déjà dactylographiés, avec une introduction de trois pages, ainsi que quelques notes sur des aspects linguistiques. António Maria Mourinho leur avait même donné un sous-titre – *Falam documentos desconhecidos: um poeta rural mirandês* – qui devrait s'ajouter au titre *Ecos da 1ª Grande Guerra Europeia*. Le *Centro de Estudos António Maria Mourinho* a publié, en 2006, ces documents.

Ces documents simples et éloquents gardent, dans leur authenticité orthographique et expressive, la saveur montagnarde et la vérité tragique de la guerre – « ce monstre », comme dit l’auteur – qui a été, aussi pour le Portugal, la 1^{ère} Guerre Mondiale. Il les a écrits en portugais. Mais son langage, plein de formes mirandaises, nous permettra de parler un peu de cette langue, qui était aussi la sienne, mais surtout d’évaluer l’âme de ce soldat anonyme, ses émotions devant les bombardements – qu’ironiquement il surnomme le «divertissement» – vis-à-vis de l’horreur des camps bourrés de morts et de blessés, ainsi que la sagacité et la fine ironie dans le regard qu’il jette sur les détails. On verra aussi à quel point il est capable de garder sa bonne humeur, si caractéristique des montagnards et si nécessaire devant l’incertitude de la mort qui se promenait à son côté à tout moment, sous la pluie, la neige, le froid et la faim. A partir des textes on essayera de tracer, d’abord, le parcours du soldat, dès le jour du départ de son village jusqu’à sa libération. Dans une deuxième partie on verra quelques particularités textuelles, en soulignant surtout les formes ou les influences mirandaises.

Première étape: le Portugal s’en va à la guerre

À l’heure actuelle, combien de Français savent que le Portugal a envoyé des soldats combattre à leurs côtés? Il serait d’ailleurs cruel pour les historiens français d’établir la liste d’ouvrages consacrés à la Grande Guerre, de qualité par ailleurs, où le Portugal n’est même pas mentionné, ou il est totalement passé sous silence le nombre de soldats portugais qui y ont laissé la vie. Quant à la participation du Portugal dans la guerre, le commentaire se « contente de remarquer qu’il s’agit « d’un ancien allié de l’Angleterre », sous-entendu une sorte de prolongement de l’Angleterre¹. En effet, l’historiographie française s’est longtemps désintéressée des autres, «y compris de ceux qui se sont battus dans son camp, au simple motif qu’il était considéré comme parfaitement normal de combattre aux côtés de la patrie du Droit. Cette indifférence, relative malgré tout pour les pays importants, a été caricaturale pour les petits pays.»²

Cette défaillance s’explique, selon Jean-Jacques Becker, par le fait que les historiens français n’ont jamais compris la raison par laquelle le Portugal est entré dans la guerre. Et surtout pourquoi il a décidé d’envoyer des troupes à combattre « dans la boue des Flandres », au lieu de rester neutre comme l’Espagne ou de se contenter d’un rôle passif comme bien

¹ Voir Jean-Jacques Becker, Préface à *L’entrée du Portugal dans la Grande Guerre*, de Nuno Severiano Teixeira, Paris, Economica, 1998, p. 7.

² Jean-Jacques Becker, *Idem, ibidem*.

d'autres belligérants. Il est vrai que chaque nation est un mystère et une énigme non seulement pour les autres mais aussi pour elle-même. Et l'histoire baroque du Portugal en porte beaucoup de secrets. C'est pourquoi cette guerre reste aussi à expliquer aux Portugais, même si les raisons invoquées sont normalement deux: la première, était de maintenir les possessions en Afrique et la seconde, plus lointaine mais importante, était la reconquête de la place perdue dans le concert des nations européennes. Mais, pendant qu'on attend des historiens ce travail d'exégèse, d'explication ou de réinterprétation, soit fait pour trouver les raisons qui expliquent notre entrée dans la guerre soit pour les milliers de morts, de blessés ou de soldats classifiés comme «hors service»¹, laissons que ce document parle à nos mémoires. Et c'est le devoir de mémoire, qu'au tout début de ce XXI^{ème} siècle, me pousse aussi à écrire cet article. Devoir envers ceux qui se sont sacrifiés, dans les conflits du XX^{ème} siècle, pour que nous puissions vivre dans une Europe aujourd'hui apaisée. Devoir devant les héros anonymes mirandais et portugais qui ont été arrachés à leurs villages pour combattre à côté des Anglais et des Français, dans une terre qu'ils ne connaissaient pas, pour des idéaux qu'on ne leur a jamais expliqués². Devoir de mémoire, enfin, envers tous ceux que dans la Terra de Miranda, et depuis des siècles, sans armes mais dans un vrai combat, ont porté, dans leur vie quotidienne, ce patrimoine qui est la langue et la culture mirandaise.

Deuxième étape: *Dues Eigrejias* - Brest

Le parcours de Semião Raposo commence le jour où il quitte son village natal pour rejoindre sa caserne, à *Bragança*. C'était le mois d'avril 1917. On ne sait pas comment il a parcouru les 100 kilomètres, environ, qui séparent *Dues Eigrejias* de *Bragança*. Le plus probable est qu'il les aura faits à pied, comme il était l'habitude de faire à l'époque, vu que les routes étaient mauvaises et les transports presque inexistantes. Quand il se met en route il rencontre une dame qui lui dit que ceux d'autres villages voisins – *Bila Chana* et *Freixenosa* – étaient déjà partis, mais qu'il pourrait encore les rejoindre vu que l'après-midi était dégagé. Ce départ nous est présenté comme un arrachement à la vie et à la sûreté du village. C'est surtout le monde rural qui est pris dans ce tourbillon. Dans la plupart des cas, le soldat sort pour la première fois de sa terre natale, dans une espèce de vague qui emportait les jeunes vers la guerre.

¹ Pour un bilan sur les pertes portugaises voir cette page: www.grande-guerre.org (consultée de 25.10.2013).

² Rappelons les mots de Semião Raposo quand il parle de la bataille de la Lys: «On dirait impossible, sans avoir aucune question, se tuer les uns aux autres, sans chercher la raison».

*Ainda os apanhas
Se fores numa corrida
Podes-te ir hoje embora
Que está a tarde escorrida*

*Eu não vejo a tarde escorrida
Vejo tudo a nuveair
Tantos corações de pais e mães
Por seus filhos a chorar.¹*

Le chemin, à partir de *Bragança*, se fait en train jusqu'à Lisbonne. Là, les soldats prendront le bateau pour gagner les côtes françaises. L'embarquement se fait le 22 avril. Le premier incident survient quand le bateau s'arrête au milieu de la mer parce que le capitaine, dans un acte de trahison, se vend aux Allemands. Heureusement, ils étaient accompagnés d'un destroyer qui demande l'aide des autres contretorpilleurs anglais et ainsi ils arrivent à débarquer sans d'autres soucis majeurs.

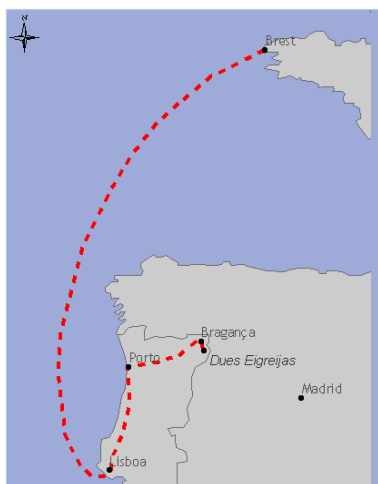
*Assim que avistemos terra
Tivemos grande alegria
Por mos julgarmos livres
Dos perigos que no mar havia.*

*Dès qu'on a aperçu la terre
On a eu une grande joie
Parce qu'on se sentait libres
Des dangers qu'il y avait dans la mer.*

Le voyage en bateau aura duré quatre jours. Donc, ils ont débarqué le 26 avril, à Brest².

¹ *Tu vas encore les rejoindre / Si tu cours / Tu peux partir aujourd'hui / Parce que l'après-midi est dégagée // Je ne vois pas l'après-midi dégagé / Je vois tout qui se trouble / Tant de cœurs de pères et mères / Qui pleurent leurs enfants.*

² Dans la carte suivante on peut voir le parcours de ce soldat. Je remercie le géographe João Cameira, qui a dessiné toutes les cartes que l'on trouve dans cet article.



Le nom de cette ville n'est pas mentionné par le soldat, mais on sait qu'elle était le point d'arrivée des bateaux portugais¹. Ici commence une nouvelle étape, faite en train, vers le front de bataille. C'est ici que le soldat commence à devenir aussi combattant. La transformation symbolique se fait quand il se débarrasse de ses vêtements et reçoit, en échange, l'uniforme militaire avec son sac à dos typique des soldats de l'époque. Ce voyage durera deux jours et l'emmènera au camp d'entraînement. Pendant le parcours, la nourriture se composait surtout de marmelade et de

biscuits.

*Lá seguimos no comboio
Dando-nos bolacha e marmelada
P'ra comermos no comboio²*

Le regard innocent et peut-être profondément ironique du soldat est bien perceptible quand il nous raconte qu'ils se croisent avec un train plein de blessés de guerre: « C'est alors qu'on a vu / La fête qui nous attendait ». Le point d'arrivée était La Bête (Eure et Loir), «un joli endroit», écrit le soldat.

¹ La destination était le port de Brest car il n'avait pas été possible de trouver un port plus au Nord, plus près de la zone de concentration prévue dans les Flandres à proximité d'Aire sur Lys, dans le secteur de défense de la 1^{ère} Armée britannique commandée par le général Horne. Toutes les troupes devaient encore y recevoir une instruction supplémentaire dans des camps de formations et de perfectionnement créés sur le modèle des écoles d'instruction britanniques.

Au total, durant dix mois, furent transportés par voie maritime 3.346 officiers et 52.421 sergents, caporaux et soldats, soit un total de 55.867 hommes, plus 7.783 chevaux, 1.501 voitures et 312 camions.

Il y eut neuf convois de janvier à mai 1917 et huit de mai à octobre. Les convois étaient constitués par deux transporteurs de guerre portugais et sept transporteurs britanniques qui effectuèrent ensemble 65 voyages. L'escorte des convois était assurée par 14 destroyers de la marine de guerre britannique.

Voir http://grande-guerre.org/?page_id=3662#13 (consulté le 25/10/2013)

² *On a continué en train / On nous donnait des biscuits et de la marmelade / Pour qu'on mange dans le train / Pendant les deux jours de voyage*

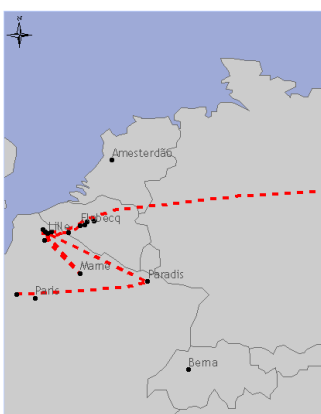
Ce séjour, avant d'avancer vers le front, servait à recevoir de l'instruction militaire, notamment l'escrime à la baïonnette. C'est ici qu'il a la première, et presque seule, joie de sa vie militaire, la rencontre avec quelqu'un de son village.

*Lá estivemos em Bate
Naquela linda povoação
Para ali nos darem
Algum tempo de instrução*

*Depois de cinco dias
Naquela povoação estar
Fui avisado para ir ao campo
De instrução isgrimar^{1, 2}*

Troisième étape: la bataille de la Lys

L'entrée en combat ne se fera que quatre mois plus tard, c'est-à-dire vers le mois de septembre. Nous sommes guidés par les yeux presque naïfs



du soldat, qui nous montrent les « maisons ruinées et avec des trous » et nous présente les abris comme étant « les demeures qu'ils devraient habiter ». En arrivant aux tranchées il entend alors un bruit inconnu. C'étaient les grenades « qui venaient les visiter ». Il subit cette souffrance avec une dignité et un stoïcisme presque surhumain, laissant quand même percevoir la barbarie de la guerre, qui se dévoilait surtout pendant la nuit avec « les bombardements et le gaz ».

Au bout de quelques jours, non sans manifester une certaine joie en voyant que les bombardements n'étaient pas « continuels », ils se sont déplacés vers Paradis, « pour continuer l'instruction y servir en tant que réserve ». De là, ils se déplacent vers Armentières.

¹ Le mot portugais est *esgrimir*. Cette forme nous montre qu'il s'agit d'un mot inconnu pour le soldat. D'autre part, l'étymologie populaire à la tendance à faire transformer les formes verbales inconnues dans des verbes de la première conjugaison, vu qu'en mirandais ils regroupent la plupart des verbes. En mirandais, on dit *sgrimar*.

² *On a été à La Bâte / Dans ce beau village / Pour qu'on nous donne / Un peu d'instruction // Après cinq jours / Dans ce village là / J'ai été informé pour aller au camp / D'instruction escrimer*

Le 24 décembre, au lieu de voir une trêve pour ce jour de Noël, il voit arriver la tristesse avec la mort, à son côté, de deux de ses camarades. Le 27 il quitte les tranchées pour se reposer pendant quatre jours. C'est donc le jour de l'an 1918, sous la neige, qu'il se présente de nouveau sur les tranchées, pour combattre. Le froid devait être insoutenable. A cela faut-il encore ajouter la fatigue due, notamment à l'absence de sommeil. En effet, au cours de cet hiver 1917-1918 les troupes portugaises, peu habituées à un climat rude, souffrirent beaucoup. Le manque général d'effectifs avait obligé le commandement anglais, dont elles relevaient, à les laisser au front pendant des périodes beaucoup trop longues, allant jusqu'à quinze jours.

*Pois estivemos uns quinze dias
Só de frio da pura neve
A resistir ao parapeito
Sem ninguém se adormecer¹*

Le mois de mars arrive apportant avec lui le beau temps printanier. En plus, ils comptaient « quatre jours à l'intérieur et quatre jours dehors », c'est-à-dire, quatre jours de combat et quatre jours de repos. Mais, cette idée du printemps s'est vite voilée. Les Allemands avançaient et il fallait les arrêter. Les bombardements s'intensifient et une grenade risque de le laisser sous terre.

Le premier jour de ce nouveau combat, il voit mourir cinq de ses camarades, tués par un mortier. Six autres sont blessés et, dans absence d'espoir, son amertume devient plus profonde: le temps s'écoule, dit-il, en attendant la mort. Les jours sont passés sous terre, là où la tristesse et le silence prennent toute la place et envahissent la vie. Quitter les abris signifiait s'offrir à la mort.

*Pois ali nós vivíamos
Todos muito calados
Fosse de noite, fosse de dia,
Sempre dentro dos balados.*

*E quem se deitasse de fora
Que dentro não quisesse estar
Eram-lhe os dias acabados
Sem mais nada lhe procurar.¹*

¹ On est resté quinze jours / Avec le froid et la pure neige / En résistant dans la grille / Sans personne s'endormir.

Au bout de six jours ininterrompus dans les tranchées, il est remplacé et se rend à *Paco* (en Marne-Merphy), pour continuer à recevoir de l'instruction militaire. Le chemin continue vers Lagorgue, dans le Nord, où il se repose pendant quatre jours. Malgré le mécontentement, il est obligé de repartir en combat pour remplacer la Première Division. C'était le début avril et il attendait d'être remplacé. Mais c'est bien le contraire qui lui est arrivé. Ce jour-là, vers quatre heures du matin, dans un brouillard très serré, on entend le bruit d'un canon. Les grenades et les mortiers étaient si épais «qu'on dirait la neige d'hiver quand il neige intensément», écrit Semião Raposo. Cette image, belle et horrible, est bien le présage de la fin. La bataille de la Lys venait d'être déclenchée. A partir de là, c'est avec des expressions apostrophées qu'il nous fait découvrir son admiration et sa peur, quand il parle de cette bataille. Les images nous parlent de terreur, de la fin du monde, mais aussi du courage des combattants, de la haine des hommes qui se tuent sans raison, des milliers de coups de tonnerre, les canons, qui n'ont pas cessé de rugir ce jour-là.

« Après quatre heures de bombardements, vous pouvez croire à ce que je vous dis, il semblait le jugement final ». Les Allemands avancent parmi les hurlements et les cris. Lui aussi, il pensait mourir.

*Oh que bravos homens
Oh que bravos sem corações
Nunca julguei de ouvir
Tanta soma de canhões.
[...]
Oh soberbos tiranos
O vosso desejo não se satisfaz
Por fazerdes tanto fogo
E por lançardes tanto gás
[...]
Oh quanto sangue arramado
Oh meu Deus que grande agonia
Ai quantos filhos mortos
Houve ali naquele dia²*

¹ Et c'est là qu'on habitait / Toutes les bouches bien fermées / Qu'il fasse nuit ou qu'il fasse jour / Toujours dans les fosses // Et celui qui osait sortir / Sans vouloir être à l'intérieur / Les jours lui seraient finis / Sans plus lui rien demander.

² Oh quels braves hommes / Oh quels braves sans cœurs / Je n'ai jamais pensé d'entendre / Une telle somme de canons [...] Oh orgueilleux tyrans / Votre désir ne se satisfait pas / De faire tant de feu / Et de lancer tant de gaz / Oh combien de sang versé
Oh mon Dieu quelle grande agonie / Oh combien de fils morts / Il y eut ce jour là

La Bataille de la Lys est une bataille oubliée et elle a été ignorée par les historiens français. Faisant partie des offensives allemandes du Printemps 1918, elle était destinée à faire plier l'armée britannique. Lancée dans un premier temps sur un front s'étendant d'Houplines à Givenchy-lès-la-Bassée, elle aurait pu permettre, en cas de réussite, la capture des voies de communication importantes et l'accès aux ports de la Mer du Nord et de la Manche. Mais, ni la division portugaise, ni la division britannique dans le secteur de la Lys n'étaient en mesure de supporter la violence des attaques des nombreuses divisions allemandes. La ligne de front était taillée pour être défendue par quatre brigades alors que la division portugaise, qui devait également tenir la ligne des villages, n'en avait que trois et qu'il n'y avait pas de réserve. Le plan de défense du secteur portugais, imposé par le commandement britannique ne pouvait donc pas être appliqué correctement.

Quatrième étape: la prison

Le 9 avril 1918 il est fait prisonnier. On l'a fait traverser les tranchées, et bien qu'il ait essayé de s'enfuir, cela n'a pas été possible mais, pendant *meia légua*¹ – trois kilomètres, environ –, on l'a obligé à transporter sur son dos un blessé allemand qui criait, vu qu'il avait les deux jambes coupées. Au bout de deux jours, pendant lesquels ils ont reçu un bout de pain à partager par dix, ils sont emmenés à Carvin. A partir de là, les prisonniers sont conduits en Allemagne. Là, ils sont déposés dans une usine où ils dorment sur du bois. Malgré tout, il a toujours un mot de reconnaissance envers les camarades français, qui partageaient avec lui le pain et des cigarettes.

*Hei-de falar bem dos franceses
Que mal não posso falar
A amizade que nos tinham
Ao prisioneiro militar.²*

De Carvin, ils sont conduits à Lille, marchant sous la neige et le froid. Là encore, la sensibilité et le sens de la beauté n'ont pas abandonné le soldat.

¹ Le mot mirandais est *leuga*, qui correspond à la forme la plus ancienne du vocable, d'origine prélatine *leuga*. Voir J. Corominas, *op. cit.*, vol. III, p. 625.

² *Je dirai toujours du bien des français / Parce que du mal je ne peux pas dire / L'amitié qu'ils avaient / Au prisonnier militaire*

*Então é que vi
Aquela linda cidade
Como havia boa gente
Franceses de caridade.¹*

Ils continuent à dormir sur du bois et, après quelques jours, emmenés dans un fort. Ils étaient six ou sept mille. Les conditions étaient infrahumaines. La nourriture se composait d'une louche de soupe (faite avec des pommes de terre et de la betterave) par jour et un morceau de pain. Et il y avait des poux partout. Tellement nombreux qui « soulevaient les prisonniers en l'air ».

À partir de Lille, ils sont emmenés dans le fort de Saint Maurice, une forteresse construite sous terre où il passera les pires misères. Dans la pièce, il se trouvait avec près de cent prisonniers hommes, « et même debout il était difficile de tenir ». Dans chaque lit dormaient une douzaine et sous chacun « germinait des milliers et des milliers de poux ». Là, il est resté vingt-cinq jours, cinq desquels sans eau.

La prison suivante sera celle de *Santos* ou *Forte de Bois* (s'agit-t-il de la ville de Santes?), où il attendra pendant un mois. Là, il travaille dans un « dépôt de munitions » à partir duquel on ravitaille le front.

À la fin de ce temps, étant donné que le feu de l'artillerie alliée tombait déjà sur le fort, il est transféré vers *Luz* (certainement le village de Lyz-lez-Lannoy, toujours dans le Nord, vu la proximité entre les deux). Ici il n'est resté que quelques dix jours au bout desquels il regagne le fort où il avait déjà été.

Le 12 octobre 1918 il quitte le fort pour la Belgique. Là, il dort dans la ville de Tournai et le 14 il est emmené à Punais, dans les alentours de Bruxelles. Ici il est resté dix jours et il était très bien traité par la population qui lui offrait de quoi manger au-delà de la ration que les Allemands lui accordaient.

Então ali principiemos a tirar a fome, mas como estávamos muito fracos, não se tirava nos primeiros dias nem durante alguns meses; mas apesar disso tudo já se passava muito melhor.²

¹ *C'est alors que j'ai vu / Cette belle ville / Comme il y avait du beau monde / Des français de charité*

² *C'est là qu'on a commencé à perdre la faim, mais comme on était très faibles, elle ne se perdait pas les premiers jours ni même pendant quelques mois; mais, malgré tout, on allait beaucoup mieux.*

Au bout de dix jours il part vers *Gramom* (Grammont), en passant par Flober (Flobecq?). Ils sont logés dans une maison située en dehors de la ville et le lendemain, ils continuent la route vers Grammont. Les gens qu'il croisait lui donnaient « du pain, des cigarettes, des pommes et d'autres choses ».

Le 27 octobre il part vers *Dindervindea* (Denderwindeke) où il attend jusqu'au 3 novembre, jour où il est transféré à Pamel. Le travail, dans cette ville, consistait à couper des arbres, avec des haches et des scies, afin d'empêcher la progression des troupes alliées, notamment des Anglais. Ils se préparaient à se retirer vers Bruxelles quand le cri de liberté est arrivé. C'était le 11 novembre 1918.

Sixième étape: aspects linguistiques



La langue utilisée dans ces textes est le portugais. Semião Raposo écrivait, d'ailleurs, assez bien et il avait une très belle calligraphie. C'est ce qu'on peut constater des textes des comptes rendus de la Mairie du village de *Duas Igrejas*, où il a été le Maire du 1^{er} novembre 1926 au 15 novembre 1929¹. Il était une exception, étant donné que le pourcentage d'analphabétisme au Portugal, au début du XX^{ème} siècle, était énorme: 74,5% en 1900². D'autre part, on ne peut pas oublier qu'il habitait une région linguistiquement mirandaise, langue parlée à l'extrême Nord-

Est du Portugal dans les *concelhos* de *Miranda do Douro*, à l'exception des villages de *Atenor* et *Teixeira*, ainsi que dans certains villages du *concelho* de *Vimioso* (*Angueira*, *Caçarelhos* et *Vilar Seco*)³. Néanmoins, dans son

¹ Ce livre se trouve dans le Centre d'Etudes António Maria Mourinho.

² Voir José Mattoso (dir.), *História de Portugal*, Lisboa, Editorial Estampa, 1994, Vol. 7, p. 22. L'analphabétisme avait été un des arguments les plus forts des républicains contre le régime monarchique, renversé le 5 octobre 1910, qu'ils accusaient de gagner les élections en profitant de cette ignorance. Toutefois, malgré les campagnes d'alphabétisations initiées vers la fin du XIX^{ème} siècle, le taux ne diminuait que très lentement: 79,2% en 1890, 70,3% en 1911 et 66,2% en 1920.

³ Je reprends ici les informations répétées depuis les études de Leite de Vasconcelos, vers la fin du XIX^{ème} siècle (Voir *Estudos*, vol. I, pp. 33-104). Actuellement, on manque de données et d'études crédibles qui nous permettent d'évaluer la situation du mirandais, notamment dans les villages appartenant au *concelho* de *Vimioso*. Mon impression personnelle, basée

texte, on trouve des mots, des expressions et des constructions où l'on peut voir nettement l'influence du mirandais. On pourrait d'ailleurs penser que cette langue, qui était certainement sa langue maternelle, serait celle dans laquelle il devrait écrire son récit, étant donné son caractère intimiste. Mais ce serait oublier que cette langue a vécu, jusqu'aux années quatre-vingt-dix du vingtième siècle dans son état naturel, l'oralité, limitée à l'espace familial ainsi qu'à la communication entre les voisins.

Du point de vue social, écrivait Herculano de Carvalho, « le mirandais est une langue inculte et grossière », parlée uniquement par des « bergers et des paysans »¹. Il est, donc, naturel que Semião Raposo écrive en portugais². Il a commencé à écrire son cahier de mémoires le jour où il a

presque uniquement sur des tentatives de communiquer en mirandais avec les autochtones, est que le mirandais a pratiquement disparu de ces villages en tant qu'instrument de communication. Pour ce qui est des villages appartenant au *concelho* de Miranda do Douro, si bien qu'on ne possède non plus d'études globales, on a tendance à croire que le mirandais continue d'être la langue de communication, utilisé dans les domaines informels, intimes et familiales. Sur la question du bilinguisme voir Cristina Martins, *Línguas em contacto: "saber sobre" o que as distingue. Análise de competências metalinguísticas de crianças mirandesas em idade escolar*, Thèse de Doctorat présentée à l'Université de Coimbra, 2003, (non publiée) et aussi Aurélia MERLAN, «Aspects du bilinguisme en Terra de Miranda (Portugal)», *Terra de Miranda – Revista do Centro de Estudos António Maria Mourinho*, n° 1, (Miranda do Douro, 2006) (en cours de publication).

¹ Voir J. G. Herculano de Carvalho, "Elementos estranhos no vocabulário mirandês", in *Estudos Linguísticos*, Coimbra, Atlântida Editora, 1973, vol. I, p. 96. Notons que le statut social du mirandais a bien changé les derniers temps, notamment à cause de la reconnaissance politique (Loi 7/99, du 29 janvier), de son entrée dans l'enseignement et de la publication de la *Norme Orthographique*, en 1999, qui a aidé dans le développement d'une littérature écrite, ainsi que les traductions d'auteurs et d'ouvrages allophones. Sur ces aspects on pourra consulter les sites web www.mirandes.no.sapo.pt, www.mirandes.net ou www.ceamm.no.sapo.pt où l'on trouvera des informations plus détaillées. Pour ce qui est de l'histoire sociale du mirandais à voir aussi le travail de Michel Cahen, *Le Portugal bilingue. Histoire et droits politiques d'une minorité linguistique: la communauté mirandaise*, Manuscrit, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2004.

² Les premières tentatives d'écrire intégralement en mirandais nous viennent des philologues et de quelques gens lettrés tels que des instituteurs et des curés. Citons d'abord, vers la fin du XIXème siècle, le nom de José Leite de Vasconcelos. En 1884, le philologue a écrit les premiers textes en mirandais. Il s'agit de *Flores Mirandesas*, une collection de huit poèmes qui, selon l'auteur, qui n'était pas mirandais, servaient uniquement à donner une idée de la langue que l'on parlait dans la région Terra de Miranda. Dans son ouvrage *Estudos de Philologia Mirandesa*, dont le premier volume est paru en 1900 et le deuxième en 1901, il a aussi transcrit d'autres textes, notamment des contes de la littérature orale ainsi que des chansons, des devinettes, etc. et la traduction de plusieurs textes de Camoës (Voir *Estudos de Philologia mirandesa*, vol. II, pp. 81-144). Ce travail avait comme objectif, selon l'auteur, que l'ombre tutélaire du

quitté sa maison – le 9 avril 1917 – jusqu’au jour où il a repris le bateau pour se rendre de nouveau au Portugal – c’était le 23 novembre 1918, à Cherbourg. Il a écrit comme il prononçait. C’est pour cela que son récit est rempli d’influences du mirandais. Et ce sont ces traits qu’on essaiera maintenant de détacher.

Les mots: aspects phonétiques et lexicaux

On ne trouve pas dans ces textes beaucoup de mots qui appartiennent exclusivement au lexique mirandais. La position intermédiaire de cette langue ou de ce « parler de transition »¹, fait que son vocabulaire reflète cette condition qui est, avec son caractère conservateur, l’un des traits les plus spécifiques de sa personnalité. C’est la situation géographique ainsi que les vicissitudes historiques qui ont contribué à créer cette « île linguistique », posée entre le castillan, d’un côté, et le portugais, de l’autre². Son appartenance à la famille léonaise a été, d’autre part, repérée depuis longtemps par les linguistes, même si les raisons de cette filiation ont aussi

grand poète protège le mirandais, « condamné à disparaître », pour qu’il soit rappelé dans le futur. Manuel Sardinha et Bernardo Fernandes Monteiro se sont aussi dédiés à la traduction. Le premier était curé et l’on connaît ses traductions d’un poème de Camões ainsi qu’un autre d’Antero de Quental. Bernardo Fernandes Monteiro a traduit les *Quatre Evangiles*, la *Lettre de Saint Paul aux Corinthiens*, mais il a aussi écrit et publié des contes originaux.

Faut il encore parler de l’ouvrage o *Dialecto mirandez*, de Albino Moraes Ferreira, publié en 1898. Moraes Ferreira était inspecteur de l’éducation nationale et son livre prétend être une méthode pour apprendre aux Mirandais à lire leur *dialecte*. Ce livre a été sévèrement critiqué par Leite de Vasconcelos et, en effet, on y trouve beaucoup d’erreurs. Toutefois, il faut aussi dire qu’on doit à Moraes Ferreira le mérite d’avoir été le premier à proposer une méthode ainsi que des cours pour que les Mirandais apprennent à écrire leur langue. Et ce désir n’a été concrétisé qu’un siècle plus tard !

Enfin, il faut aussi signaler le théâtre. D’une part, il y a le théâtre populaire mirandais dans lequel on trouve des textes dans cette langue où alors des personnages qui parlent le mirandais. (Pour d’autres informations voir mon article *Teatro popular mirandês: textos, autores e representações*, in ELO, Guimarães, n° 13, 2006, en cours de publication).

Du côté des racines de l’écriture, on doit aussi signaler l’existence, dans des documents médiévaux, tels que des *forais*, des testaments, des chartes, des actes notariaux, des registres de paroisses où d’autres documents écrits par des curés ou des greffiers de la région où l’on repère des formes linguistiques que l’on peut trouver encore aujourd’hui dans la langue mirandaise.

¹ Voir Leif Sletsjøe, « La position du mirandais », in *Studia Neophilologica*, vol. XXXIX, n° I, 1967, pp. 150-172.

² En rigueur on devrait plutôt dire « le dialecte *transmontano* », c’est-à-dire, le portugais parlé dans la région Nord du Portugal.

suscité les plus vifs débats¹. En effet, les relations entre la région *Tierra de Miranda* et les royaumes voisins de La Castille et Léon sont très anciennes. Peut-être que les falaises du Douro, fleuve qui dessine une partie de la frontière, ont-elles joué un rôle important quand il a fallu séparer l'ancien royaume de Léon du *regio portucalensis*, le futur royaume du Portugal. Toutefois, elles n'ont jamais représenté un obstacle infranchissable pour les générations de commerçants, d'aventuriers et de contrebandiers qui les ont franchies vers le levant. Les rois du Portugal, comprenant cet attachement, ont toujours autorisé les relations commerciales ainsi que les mariages avec les voisins de l'autre côté de la frontière. Mais si cet attachement culturel, géographique et historique a des racines très profondes, on ne peut pas forcément conclure que la langue est, ou a été, la même. Les frontières et la complexité linguistique de cette région sont aussi fluides que les frontières politiques².

Découvrons tout de suite quelques mots pour en dégager ensuite les particularités qui nous permettent de dire qu'il s'agit de formes ou d'empreintes du lexique mirandais.

Nous commençons par le vocable *caço*, mot mirandais que l'on trouve dans l'expression *davam um caço de rancho* (ils nous donnaient une louche de nourriture³). Il s'agit d'une forme commune à d'autres langues ibériques, ainsi qu'à l'italien et à la langue d'Oc. Selon le dictionnaire de Morais et celui de l'*Académie de Ciências de Lisboa*, la forme *caço* est signalée comme un *régionalisme* ou un *provincialisme* d'origine castillane

¹ C'est à Leite de Vasconcelos et à Menendez Pidal qu'on doit, en premier, l'établissement de la filiation léonaise du mirandais. Le premier l'a écrit en 1882 – voir *Opúsculos*, vol. IV, p. 679, où il reproduit un article paru à cette date là – mais c'est le philologue espagnol, quelques années plus tard, qui a étudié avec profondeur les phénomènes linguistiques qui attestent cette filiation, ainsi qu'à chercher les raisons historiques qui pourraient les expliquer (voir «El dialecto leonés» in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, Madrid, 1906).

² Cette position « intermédiaire » a justement contribué à la survie et à l'affirmation du mirandais, qui n'est pas une « langue mixte » de léonais et portugais (du *Trás-os-Montes*), mais qui correspond « à une variété linguistique possédant déjà des caractéristiques propres, en tant que parler de transition doté d'une certaine personnalité » (voir Leif Sletsjøe, *op. cit.*, p. 155).

³ Le mot *rancho*, qui prend son origine, selon Corominas, dans la forme francique HRING (cercle de gens) et désignant, à partir de là, « l'endroit où s'installent beaucoup de personnes, surtout des soldats », signifie en mirandais, comme en portugais, une espèce de plat traditionnel ainsi que les groupes de gens qui dansent ou chantent des thèmes traditionnels. Voir J. Corominas, *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico*, Madrid, Gredos, 1986, vol. IV, p. 767.

(< *cazo*), signifiant soit *luche* soit *poêle*¹. La forme mirandaise serait ainsi une importation du castillan et non une évolution de la forme latine CATTIA que, selon Corominas, est à l'origine du mot. La provenance castillane est également réaffirmée par José Pedro Machado², qui indique aussi l'année de 1813 comme étant la date la plus probable d'entrée dans la langue portugaise. Pour ce qui est de l'origine, il affirme qu'elle est « obscure ». Ne disposant pas de documents qui nous permettent de dater son l'entrée dans le mirandais, et même si on admet qu'il s'agit d'une importation de l'espagnol et non l'évolution du mot latin, cette date est bien difficile à accepter. Ne doit-on plutôt admettre que le régionalisme du *Trás-os-Montes* est passé d'abord par le mirandais? L'hypothèse me semble envisageable si l'on pense que les limites de cet ancien léonais s'étaient vers le nord jusqu'à *Bragança* – où les vestiges sont encore visibles dans les parlers des villages de *Rio de Onor*, *Guadramil* et *Petisqueira* – et vers le sud, comme Lindley Cintra l'a démontré dans son travail sur les *Foros de Castelo Rodrigo*. D'autre part, elle renforcerait la désignation d'un « parler de transition », à laquelle on a déjà fait référence.

Le deuxième mot, *nubrina*, est la désignation mirandaise pour *brouillard*. Il est formé à partir du nom *nubre* (nuage) (<lat. NUBE)³. La forme **nobrinha*⁴, que l'on trouve aussi dans le dialecte du *Trás-os-Montes*⁵, est certainement une contamination du portugais. Là où le portugais a développé une consonne palatale nasale -NH-, le mirandais, plus conservateur, a gardé la forme la plus proche du latin⁶.

La réalité extralinguistique de la région mirandaise est aussi convoquée à travers la forme avec laquelle il désigne les tranchées. Ces trous sont métaphoriquement désignés comme des *balados*. Ce mot indiquait déjà en latin, comme en portugais moderne, une « muraille de terre

¹ Sur l'origine et évolution du mot voir J. Corominas, *op. cit.*, vol. I, p. 934.

² Voir *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1990.

³ Cf. aussi *sangre* (sang; lat. SANGUIS), ainsi que *sangrar* (portugais) et *sangre* (espagnol).

⁴ Remarquons aussi la beauté poétique de l'expression – *passar giadas e nobrinhas* (passer des gelées et des brouillards) – dans laquelle le mot est utilisé, pour nous parler du temps passé dans les tranchées. Voici un proverbe mirandais où le mot est aussi employé: *Anho de nubrinhas, pan pu las cortinas* (Année avec du brouillard, du pan dans le terroir).

⁵ Voir Rui Dias Guimarães, *O falar de Barroso – O homem e a linguagem*, Viseu, João Azevedo Editor, 2002, p. 475.

⁶ D'autres exemples: *adivinhar* (port.), *adabinar* (mir.) < lat. DIVINARE; *vinho* (port.), *vinho* (mir.) < lat. VINU; *sobrinho* (port.), *sobrinho* (mir.) < lat. SOBRINU; *madrinha* (port.), *madrina* (mir.) < lat. *MATRINA < MATRIS; *padrinho* (port.), *padrino* (mir.) < lat. *PATRINUS < PATRIS.

ou pierre¹ ». Mais en mirandais, il désigne surtout le trou que l'on fait pour planter les vignes, ainsi que les rangées de pieds de vigne, comme l'on peut voir dans ce beau quatrain traditionnel:

*La perdiç anda no monte
L perdigon no balado
La perdiç anda dezindo
Anda cá miu namorado.*²

En mirandais, pour parler des trous comme des fossés ou des canaux, on utilise de préférence la forme *sanja*³. Ainsi, la métaphore nous renvoie directement au sens étymologique du mot (< VALLATU) (retranché).

Arramado est le participe passé du verbe *arramar*, forme mirandaise que l'on trouve dans l'expression *sangue arramado* (du sang versé), déjà citée dans cet article. Le sens de verser ou renverser, un liquide, ou de disperser des engrais pour labourer la terre, habituel pour le mirandais, est aussi un régionalisme du Trás-os-Montes⁴. On ne possède pas d'autres informations qui nous permettent d'établir les frontières de cette signification. Par contre, la forme *derramar* (<DIRAMARE), dont le sens, en portugais et en espagnol, est justement verser, signifie, en mirandais, gâcher⁵.

C'est un autre régionalisme que l'on trouve aussi dans la forme *leirões* (lérots). Bien que le mot, dans la forme *lirionibus* soit déjà documenté dans un document portugais datant de 1253⁶ et qu'on peut trouver sur internet⁷, les dictionnaires nous disent qu'il s'agit d'un régionalisme du Trás-os-Montes et du Minho⁸. En mirandais la forme

¹ Voir J. Corominas, *op. cit.*, vol. V, p. 736 et aussi José Pedro Machado, *op. cit.*, vol. V, p. 373.

² La perdrix est dans la montagne / Le perdreau dans les rangés de vigne / La perdrix est un train dire / Viens ici mon amoureux.

³ Cf. castillan *zanja*.

⁴ Voir António de Moraes Silva, *Grande dicionário da língua portuguesa*, Lisboa, Editorial Confluência, 1949 et aussi Corominas, *op. cit.*, vol. II, p. 446. Celui-ci ajoute qu'on peut trouver ce sens non seulement dans le Nord du Portugal mais aussi aux Açores et dans d'autres endroits.

⁵ Comme on peut le voir aussi dans ce proverbe: *De l'auga arramada, aprobeita-se la que se puode* (de l'eau versée on profite de celle qu'on peut). Et, pour *derramar*, dans ces exemples: *derramou-se l tiempo* (le temps s'est gâché); *derramou-se la fiesta* (la fête s'est gâchée).

⁶ Voir J. Corominas, *op. cit.*, vol. III, p. 664.

⁷ Voir, par exemple, <http://www.ajc.pt/ciencia/n09/gevt.php3> (consulté le 16.12.2005)

⁸ Cf. *Dicionário da Academia* et *Grande dicionário da língua portuguesa*.

correcte est *lheiron*. La forme *leirão* est ainsi une adaptation approximative du portugais, en retirant le LH- initial propre au mirandais.

Appartenant au lexique mirandais, bien que commun au galicien-portugais et probablement déjà existant dans le latin vulgaire hispanique¹, est l'adjectif *derrivadas*, forme du participe passé du verbe *derrubar* (détruire): *Viam-se casas derrivadas e covas* (on voyait des maisons détruites et des fosses). Selon Corominas, s'appuyant sur García de Diego, cette forme pourrait être une modification de *derrubar* (< DERUPARE), que l'on trouve en portugais, sur l'influence de *riba* et quand on a perdu la conscience que *derrubar* procédait de RUPES (rocher). En mirandais, on peut aussi trouver le mot dans le proverbe *castielhos mui altos tamien se derriban* (des châteaux très hauts sont aussi détruits).

Voyons maintenant la forme *escorrido* employée deux fois dans l'expression *tarde escorrida* (après-midi dégagé). D'abord, quand il quitte son village, c'est une dame qui lui dit que c'est un beau jour pour partir vu que l'après-midi est bien dégagé. Après, c'est le soldat qui répond qu'il ne voit pas du tout l'après-midi dégagé. Au contraire, il voit beaucoup de nuages qui s'approchent. Notons d'abord la beauté poétique de cette métaphore qui nous montre comment le temps extérieur est perçu d'une façon bien contradictoire par les deux personnages. Quant à l'adjectif, forme du *participio pasado* du verbe *escorrer* (< EXCURRERE), il signifie, comme en portugais et en castillan, vider ou vidanger les dernières gouttes d'un liquide. L'expression mirandaise signifie donc, sans nuages, ou que ceux-ci ont vidangé tout le liquide qu'ils avaient.

Aspects morphologiques et syntaxiques

La première observation porte sur les terminaisons des verbes de la première conjugaison, terminant en -AR, dans le *pretérito perfeito*, et dont la première personne du pluriel se termine par -EMOS. Cette caractéristique est commune au langage populaire du Nord du Portugal et au mirandais. Voici quelques exemples (entre parenthèses le nombre d'occurrences): *andemos*, *avistemos*, *cheguemos* (4), *descanseemos*, *desembarquemos*, *despejemos*, *entremos*, *fiquemos*, *marchemos*, *passemos* (2), *regresseemos*, *retireemos* (4).

La présence du mirandais peut aussi être perceptible dans la forme du pronom personnel *mos*, employé dans l'expression *por mos julgarmos livres* (parce qu'on se croyait libres).

C'est à l'influence du portugais qu'on doit aussi l'utilisation du préfixe EM- dans des mots tels que **empalpar*, **entolha* et **emportar*, étant

¹ Voir J. Corominas, *op. cit.*, vol. II, p. 448.

donné que les formes mirandaises sont *ampalpar* (<PALPARE), *antolhar* (< ANTE OCULUM) et *amportar* (<IMPORTARE). En effet, aux préfixes portugais EN-, IN- et IM-, procédant de IN- latin, correspond, en mirandais, AN-, qu'on écrit AM- si la consonne suivante est -P ou -B¹.

Voyons maintenant quelques expressions construites soit avec des mots mirandais soit avec une syntaxe proche de cette langue.

Dans la narration qu'il fait de son incarcération, et quand tous les prisonniers, rassemblés « comme du bétail » par du fil barbelé, espéraient manger quelque chose depuis un jour sans rien mettre dans la bouche, voient soudain arriver une charrette tirée par deux chevaux. L'expression qui introduit ce fait inattendu mais certainement bien souhaité est *não vejo senão quando*². Il s'agit de la traduction de l'expression mirandaise *nun beio senó quando*, qui marque justement la soudaineté d'une action imprévue.

Une autre expression bien mirandaise découle de l'utilisation du participe passé du verbe *scusar* (<EXCUSARE), dans le sens de ne pas être nécessaire, et que l'on trouve dans trois expressions: *É secosado falares comigo* (il ne sert à rien de parler avec moi), *é secosado de falar mais* (il ne sert à rien de continuer à parler) et *nisso era escosado falar* (ce n'est pas la peine d'en parler)³.

Bien mirandaise est aussi la forme que l'on trouve dans l'expression *tenho forrado*, qui nous rappelle la nourriture qu'il économisait, après sa captivité, et parce qu'il en recevait très peu. Le mot est identique en portugais, mais il est très peu employé ou considéré comme un régionalisme. D'autre part, le mirandais nous conduit directement à la chaîne sémantique qui a fait, à partir de la racine arabe hispanique HURR (libre ou de condition libre), l'expression mirandaise *a la tripa forra* (portugais à *tripa forra*; castillan *tripas horras*), c'est-à-dire, avec les tripes

¹ D'autres exemples: *Entender* (port.), *antender* (mir.) <lat. INTENDERE; *ensinar* (port.), *ansinar* (mir.) < lat. *INSIGNARE; *invisível* (port); *ambisível* (mir.) <lat. INVISIBILIS; *inveja* (port.), *ambeija* (mir.) <lat. INVIDIA.

² *Não vejo senão quando entra pela porta um carro puxado a dois cavalos e se aproxima muita gente daquele carro que eu também me aproximei e me deram um pão para três pois nessa altura já era de noite e eu ainda estava com o jantar do dia passado.* Soudain, je vois entrer par la porte une voiture tirée par deux chevaux et beaucoup de monde s'approche de cette voiture-là, et moi aussi je me suis approché et on m'a donné un pain pour trois jours vu que en ce moment il faisait déjà nuit et moi j'étais encore avec le dîner du jour précédent.

³ Cf. aussi ce proverbe: *Dar cunseilhos a namorados i assopros nun forno nun ye tiempo scusado* (donner des conseils à des amoureux et des coups de souffle dans un four ce n'est pas du temps gâché).

livres, qui font ce qu'elles veulent, manger ou ne pas manger, et ainsi le sens plus courant du verbe, épargner ou économiser¹.

Notons, finalement, la présence du mirandais dans la syntaxe du verbe *julgar* (juger), utilisé dans l'expression *nunca julguei de ouvir* (je n'ai jamais pensé (d)'entendre), qui est une construction (*julgar* + *de* + *infinitif*) spécifique du mirandais.

Arrivée

Le parcours de ce combattant mirandais commence à s'achever le 23 novembre, jour dans lequel il reprend le bateau, à Cherbourg, pour se rendre de nouveau à son village natal de *Dues Eigreijas*. Il y a vécu jusqu'à 1956. Ce document, qu'il a commencé à écrire le jour même de son départ, ne nous fournit pas d'autres informations sur la vie après la guerre.

De retour chez lui, on peut bien imaginer qu'il se soit rencontré avec sa langue maternelle, le mirandais. Il est aussi probable que lui et ses camarades qui ont participé dans cette 1^{ère} Guerre Mondiale, aient apporté des mots français, qu'on utilise aujourd'hui en mirandais, sans se rendre compte de leur origine. Ou qu'ils aient laissé des empreintes lexicales dans les endroits par où ils sont passés! Les mots voyagent avec les hommes, entraînant avec eux les marques des civilisations et des cultures par où ils passent.

La candeur de ce récit, dans la quiétude de son authenticité, nous montre que les gens de la région *Tierra de Miranda* ont été séculairement liés à l'extérieur, participant, pour de bien et pour de mal, dans les mouvements historiques de notre planète. Au-delà des soldats qui se sont battu dans la Flandres, on devrait aussi citer le théâtre populaire mirandais, dont la multiplicité de textes s'alimente aussi des sources françaises². Je pense notamment à une des pièces les plus jouées dans cette région – le *Auto de Roberto do Diabo*, traduit du français et dont la première édition date de 1732 – basée sur l'histoire de Robert le Diable ou Robert le Magnifique (1010-1035), qui nous emmène directement en Normandie. Mais on pourrait aussi nommer d'autres héros tels que Jean de Calais et surtout Charles Magne, ainsi que l'histoire des *Douze paires de France*, qui

¹ Voir J. Corominas, *op. cit.*, vol. III, p. 399.

² Les sources du théâtre populaire mirandais sont surtout les auteurs portugais, de celle qu'on appelle «*a escola vicentina*» (c'est-à-dire les prolongateurs ou épigones de Gil Vicente); le théâtre religieux espagnol et d'autres textes d'auteurs tels que Lope de Vega et Calderon de la Barca, ainsi que les «miracles» et les «jeux» d'origine française; sans oublier les textes appartenant au cycle de Charles Magne. Sur ce sujet, *cf. supra* note de bas de page numéro 20.

ont laissé des traces dans l’imaginaire populaire et dans l’onomastique mirandaise.

Mais les relations historiques de la *Tierra de Miranda* avec des régions françaises ont des racines et des radicules bien plus profondes que la littérature de colportage adaptée par des auteurs portugais ou traduite du castillan. Elles nous renvoient au Moyen Age quand les disciples de Saint Bernard de Clairvaux se sont installés à *San Martín de Castañeda* et à *Moreruela*, dans les proximités de Zamora. Ces moines cisterciens ont joué un rôle important dans le peuplement de la région, dans une période qui va du début XIII^{ème} jusqu’au XV^{ème} siècle, par des gens venant du territoire linguistiquement léonais. Ce travail de réorganisation administrative à contribué à la continuité et la fixation du mirandais, dans une région qui appartenait, depuis la fin du XIII^{ème} siècle, au royaume du Portugal¹.

Le mirandais, porté jusqu’à nos jours, par les générations qui ont habité cette région, représente un héritage culturel que les mots d’autres langues ne peuvent pas dire. Il est donc essentiel de continuer la recherche du fond lexical autochtone, mais aussi de créer des néologismes, sachant que l’aporie du purisme est l’une des voies les plus rapides vers l’extinction des langues. A une époque où les séismes lexicographiques prennent avec eux la diversité linguistique de notre planète, seule la connaissance des langues ancestrales, telles que le mirandais, pourra répondre aux besoins de notre époque: l’identification avec un endroit, une tradition, des usages, un passé, un avenir pour une humanité jamais rassasiée seulement par le pain.

¹ Le rôle des monastères cisterciens de *San Martín de Castañeda* et de *Moreruela* a été discuté par Herculano de Carvalho, selon lequel ce «peuplement» médiéval suffirait à expliquer le sort linguistique de la région. Voir J. G. Herculano de Carvalho, “Porque se fala dialecto leonês em Terra de Miranda?” in *Estudos Linguísticos*, vol. I, Coimbra, Atlântida, 1973, pp. 71-92. Cette position, fondée en grande partie sur la thèse d’un dépeuplement de la vallée du Douro, en conséquence des combats de la Reconquête, est aujourd’hui difficilement acceptable. En effet, on trouve dans le mirandais des phénomènes linguistiques, des racines et des mots, qui démontrent l’existence de la langue dans des périodes antérieures. D’autre part, il y a la permanence des traditions et des coutumes d’origine ancestrale. Ils démontrent la continuité soit de la langue soit des gens qui l’ont porté jusqu’à nos jours. Mais si on a du mal à accepter qu’une langue puisse être transportée d’une région vers une autre où elle n’existait pas, en revanche, on doit admettre que ce peuplement médiéval a certainement aidé à la continuité du mirandais dans une région isolée et dont les relations les plus étroites sont, depuis des siècles, avec les régions léonaises / espagnoles de *Aliste* et *Sayago*.

Bibliographie

- Alves, Francisco Manuel, *Memórias arqueológico-históricas do distrito de Bragança*, Câmara Municipal de Bragança, Bragança, 2000
- Alves, António Bárbolo, *A língua mirandesa: contributos para o estudo da sua história e do seu léxico*, Dissertação de Mestrado (non publiée), Universidade do Minho, Braga, 1997
- Cahen, Michel, *Le Portugal bilingue. Histoire et droits politiques d'une minorité linguistique: la communauté mirandaise*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2004
- Carvalho, J. G. Herculano de, "Elementos estranhos no vocabulário mirandês", in *Estudos Linguísticos*, Atlântida Editora, Coimbra, 1973
- Corominas, J., *Diccionario Crítico Etimológico Castellano e Hispánico*, Gredos, Madrid, 1986
- Lindley Cintra, Luís Filipe, *A linguagem dos foros de Castelo Rodrigo*, CEF, Lisboa, 1959
- Lindley Cintra, Luís Filipe, *Estudos de dialectologia portuguesa*, Sá da Costa, Lisboa, 1983
- Machado, José Pedro, *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, Livros Horizonte, Lisboa, 1990
- Martins, Cristina, *Línguas em contacto: "saber sobre" o que as distingue. Análise de competências metalinguísticas de crianças mirandesas em idade escolar*, Thèse de Doctorat présentée à l'Université de Coimbra, 2003, (non publiée)
- Mattoso, José (dir.), *História de Portugal*, Editorial Estampa, Lisboa, 1994
- Mourinho, António Maria, «Diversidades subdialectais do mirandês», in *Actas do Colóquio de Estudos Etnográficos José Leite de Vasconcelos*, Vol. III, 1960
- Mourinho, António Maria, *Curriculum vitae – Notas culturais (1942-1995)*, Câmara Municipal de Miranda do Douro, Bragança, 1995
- Santana, Maria Olinda Rodrigues, *Cartas inéditas do Abade de Baçal para o Padre António Mourinho – 1941-1947*, Centro de Estudos António Maria Mourinho, Miranda do Douro, 2005
- Silva, António de Moraes, *Grande dicionário da língua portuguesa*, Editorial Confluência, Lisboa, 1949
- Sletsjøe, Leif, « La position du mirandais », in *Studia Neophilologica*, vol. XXXIX, n° I, 1967, pp. 150-172
- Teixeira, Nuno Severiano, *L'entrée du Portugal dans la Grande Guerre : objectifs nationaux et stratégies politiques*, Economica, Paris, 1998
- Vasconcelos, Leite de, *Estudos de Philologia Mirandesa*, Imprensa Nacional, Lisboa, 1901